

Exemplier

1. « Le régime représentatif de l'art n'est pas celui de la copie, mais de la fiction, de l'« **agencement d'actions** » dont parle Aristote. C'est ce concept qui libère l'art de la question de la vérité et de la condamnation platonicienne des simulacres. En revanche le « procédé général de l'esprit humain » sépare l'idée de fiction de celle d'« agencement d'actions » ou d'histoire. La fiction devient une procédure d'**agencement des signes et des images**, commune au récit et à la fiction, au film dit documentaire et au film racontant une histoire. Mais alors cet agencement des signes n'est plus « hors-vérité ». Quand la fiction devient une « procédure générale de l'esprit humain », elle est à nouveau sous la législation de la vérité. C'est ce que dit en substance Flaubert : si une phrase sonne mal, c'est que l'idée est fautive. », Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués*, Paris, Editions Amsterdam, 2009, p. 156.
2. « Telle est donc la thèse que je veux examiner à l'intérieur de ce neuvième volume de ce dernier royaume. [...] Le peu que nous pouvons penser surgit comme un mendiant près d'une porte, que seul le plus ancien en nous reconnaît, en tout cas dévisage, s'il en a le courage » (p. 49)
Le Grand Robert : thèse : « proposition ou théorie qu'on tient pour vraie »
3. Épigramme de *Blanche ou l'oubli* : *Ainsi, dans la formation du nom qui d'adjectif passe à l'état de substantif; dans les restrictions des sens qui absorbent le déterminant dans le déterminé ou le déterminé dans le déterminant; dans les métonymies qui font passer le nom d'un objet à un objet voisin uni au précédent par un rapport constant; dans les extensions et les métaphores qui font donner le nom d'un premier objet, perdu bientôt de vue, à un second objet soit de même nature, mais, plus général, soit d'une nature différente; partout la condition du changement est l'oubli que l'esprit fait d'un premier terme, en ne considérant plus que le second.*
Cet oubli a reçu des grammairiens le nom de catachrèse, c'est-à-dire abus...
Arsène Darmesteter
(*La Vie des Mots étudiée dans leurs significations* – 1886)
4. « Il y a une sensation (en grec, une aïsthésis) de la pensée » (Q, p. 172)
5. « De là le lien indivisible entre la musique et la pensée. La voix est ce qui conduit de la caverne utérine à la caverne céphalique. Telle est la sirène qui accompagne **la pensée** comme le chien le chasseur, comme le faucon le chevalier, comme le taureau Pasiphaé, comme la lune le soleil, comme Ariane Thésée ». (Q, p. 133)
6. « Au-delà de cette conque sonore où je parle et qui me parle de je ne sais quel grand large, il s'étend un pays obscur où se perd **la pensée** ainsi qu'Orphée aux approches de l'enfer. Les paroles roulent sur ces grèves nocturnes longuement leurs épaves et le sable d'écailles d'un langage où le murmure soudain cède au cri ». (A, 156)
7. « Musik ist so recht die Vermittelung des geistigen Lebens zum Sinnlichen » (attribué à Beethoven, A, « Le Carnaval », *La mise à mort*, Folio, p. 279)

8. « Le premier être surpris à penser, dans l'histoire européenne, est un chien » (p. 17)
9. : « Thèse 1. Le chasseur est *d'abord* un lecteur.
Thèse 2. De là les traces sont *déjà* des lettres. [...] La pensée et la lecture s'enchaînent l'une sur l'autre. Elles concourent. La curiositas (la capacité de dire cur, l'aptitude à demander pourquoi à tout être et à toute chose) est sans cesse menée par le bout du nez de ce nez **reniflant**, par l'anxiété de ce flair subodorant, de cette quête sans paix. C'est ainsi que la curiosité est liée à un plaisir de s'abandonner sans fin, comme un chien courant, à une exigence qui ne sera jamais satisfaite.
Thèse 3. C'est ainsi que la lecture est le plus beau des dons. » (Q, p. 79-80)
10. « Le lit, faut voir. Ça, on peut tout imaginer, mais pas le lit. [...] Un lit où s'écrit ce qui ne s'écrit pas, ce qui passe l'expression, et ne prenez pas cet air égrillard, c'est abominablement sérieux ce que je dis là, un vrai lit, pas pour la parade, le linge bien tiré, propre, enfin montrable, non, un lit gémissant encore, un lit blessé, battu, flétri, ouvert, brutalisé, déchirant, une bête qui est là sans bien savoir ce qu'on lui fait, pantelante, des yeux ouverts sur l'injustice, un jardin dévasté qui n'a pas même eu le temps de comprendre la grêle, une histoire come une table renversée avec les couverts et la nourriture, l'irracontable à l'aube, et personne, personne, pas même eux, n'y porte attention.
La terre, c'est quelque chose comme le lit. Ou l'inverse. La terre, ça se retourne, c'est le dessous des cartes, la poubelle et le chaos de nous-mêmes » (A, p. 128-129)
11. « Le logos, ou la religio, c'est relier avec le perdu.
– A quoi penses-tu ?
– A rien.
Et en effet, on ne peut pas dire à quoi on pense *puisque c'est avec le perdu qu'on pense* » (Q., p. 171)
12. « Les Romains préféraient appeler conceptus ce que nous nommons fœtus » (p. 167).
« Les Romains préféraient appeler conceptus ce que nous nommons fœtus » (p167). « Ce n'est que dans l'œuvre de saint Thomas d'Aquin – avant [...] 1273 – que le conceptus commença à quitter la gestation à l'intérieur du corps de la mère. [...] Un concept rassemble (des éléments différents sous un mode unique). Le concept peut alors être défini comme une unité de pensée originale qui oublie son origine hallucinatrice »
« [Nos pensées] viennent d'Ailleurs. Elles procèdent du Référent » (Q, p. 170)
13. « L'impuissance des langues à dire la femme » (A, 214)
14. « Penser, pour l'homme, c'est toujours tomber..., *comme tomber*, je veux dire : impossible de se rattraper, il faut aller au bout de la chute, de l'enchaînement des idées, à la conclusion, au fond de l'abîme, on ne peut pas couper court » (*La Mise à mort*, p. 461)
15. « la noèse (l'opération de penser) »; la pensée « [le] noos »
« Un noème (un contenu de pensée) » ; « l'intelligible (le noeton) »
« la langue ([le] logos » (Q, p. 49, 198)
16. « Ce qui se passe chez les corneilles migratrices qui, mises en contact tant dans leurs déplacements d'automne que de printemps, avec des vols congénères venant d'autres

pays apprennent le dialecte d'une autre partie de l'Europe, ou le crailler américain ». (A., p. 307-308)

17. « Écrire, après tout, ça peut être une façon de penser. Sauf qu'on oublie, pensant. Écrire, on y revient. » (A., p. 299)
18. « Eh bien, je répète que j'ai besoin d'écrire ma pensée : j'ai le droit, comme un autre, de me soumettre à cette loi naturelle » (Lautréamont, *Chants de Maldoror*, II, 2).
19. « On peut mourir *noématiquement*. Tous les martyrs meurent à cause d'une pensée. Les tyrannicides s'exposent à la mort qui vient alors prouver leur pensée (Giordano Bruno brûle sur le champ de fleurs.) »
« On peut mourir *noétiquement*. Soudain l'effort de pensée, la *noësis*, ne débouche plus sur rien (Marcel Granet dans son bureau). Elle bloque (Saint Thomas dans le scriptorium). » (Q., p. 46)
20. « Le roman est *une* science de l'anomalie. L'excellent M. Karl Popper qui disait que les meilleures hypothèses étaient les plus improbables faisait une remarque qui s'applique *remarquablement* aux romans. [...] En 1958, préfaçant les *Readings in Linguistics*, mon éminent collègue américain Martin Joss écrit : *Une proposition scientifique est une proposition vulnérable*. Allez après cela nier le caractère scientifique du roman ! » (A., p. 536)
21. « *Ce que nous cherchons est tout*.
Cette phrase de Hölderlin qui est citée quelque part dans ce livre en contient l'entière signification ». (*Après-dire*, p. 585)
22. « J'approche peu à peu le penseur dans la pensée. Apulée traduit en latin daimôn par genius. Mais Sôkratês et Apuleius, à huit siècles de distance, en parlant de la même chose [...] ne parlent pas de la même chose . [...] [Le démon,] c'est un chuchotement interne qui détourne de l'action. [...] Le genius, c'est le dieu engendreur des Romains » (Q., p. 124-125)
23. « Ovide au tout début de l'ère, en 12, à Tomes, en Roumanie, écrit : *Conscius in culpa scelus esse sua*. *Conscient* d'être un criminel pris dans sa faute.
La conscience définit la culpabilité de la mort donnée, qu'elle soit animale ou humaine.
[...]
Comme les « daimôn » avaient occupé l'intervalle entre la terre et l'éther durant sept siècles, les « peccatum » (les péchés) dans l'Europe médiévale jusqu'à la fin du XIX^e siècle – jusqu'aux premiers divans [...] – occupèrent l'intervalle ouvert dans l'âme. » (Q., *L'invention de la conscience*, p. 152-153)
24. « Parce que, dans sa forme au moins, l'hypothèse Marie-Noire est soumise à des influences extra-textuelles, à l'évolution par exemple de l'histoire du vêtement, et de l'histoire tout court, la mini-histoire. (A. p. 362)
25. « J'avais dans mon propre pays des retours d'épouvante : une absence de trois ou quatre ans, et déjà mon propre langage, celui de mon enfance était de partout lézardé, les mots avaient changé de sens ; il en était poussé de nouveaux devant qui je m'interrogeais,

jamais sûr de les comprendre pleinement, comme des chemins ouverts pour lesquels il n'y a pas de cartes géographiques » (A., p. 305-306)

26. « J'écoute seul ma langue intérieure. Je me prenais de plus en plus à parler au-dedans. Cela ne ressemble pas à la pensée courante, cela tient autrement du discours logique, j'avais le sentiment de choisir mes mots, je mettais l'accent sur certains d'entre eux, je me permettais même, les prononçant sans les prononcer, de les charger d'un sens un peu différent de leur acception coutumière » (A., p. 317)
27. « Une énorme unité sémantique. Quelque chose qui me rend la vie possible. Je ne me passe pas des romans. Le roman, c'est le langage organisé, pour moi. Une construction où je peux vivre [...] L'homme primitif avait besoin de peaux de bêtes, d'une caverne. L'homme d'aujourd'hui a besoin du roman. [...] Le moi dont a besoin Marie-Noire pour se passer de moi. Le moi qui crée aussi bien à le lire qu'à l'écrire, le roman, tour à tour auteur et lecteur, le moi dont le pluriel est ce nous variable qui s'éteint si le roman cesse d'exister » (A., p. 150)
28. *Blanche ou l'oubli* :
« Un homme de l'oubli » [Arthur Rimbaud] (p. 79).
« Avoir parcouru tout cet espace qui va de l'autre guerre à la guerre d'Espagne, sans dire un mot de ce qui se passait là-bas...je veux dire en U.R.S.S.... Ça pourrait se prendre pour une forme de l'oubli » (p. 85)
« Imaginer tout autre chose, c'est encore oublier, d'un oubli plus profond que le vide, l'absence, la pensée enfuie, c'est la pensée *prise*, occupée. » (p. 101)
« arracher Blanche à l'oubli » (p. 396)
29. « Au libre jeu de la langue à partir de l'hallucination de la rêvée, le bouddhisme répondit par l'éclatement de cette hallucination (en sanskrit le nirvana), la philosophie par la vérité (en grec alètheia). Le mot nirvana signifie extinction. Eteindre le reflet. Le mot alètheia signifie non-oubli ». [...] A l'ascèse moyen-orientale, la philosophie des anciens Grecs répondit par une *paideia* assignant sa fin à l'intérieur de la polis. [...] c'est le bonheur d'appartenance. C'est la politeia. Or cette faculté inclusive est contraire à la pensée erratique (à la quête aporétique) comme le savoir est le contraire de connaissance » (Q., p. 101)
30. « En l'année -399, à Athènes, [...] une accusation capitale au motif d'impiété fut intentée contre Sôkratès d'Alôpekê, fils de Sophronisque, qui entraîna sa mort. Socrate avait alors soixante-dix ans » (Q, p. 110-111)
31. [...] « Pourquoi ne se défendit-il pas ? Quand Hermogène, fils d'Hipponikos, lui représenta qu'il lui fallait préparer sa défense, Socrate répondit que bien sûr il avait songé à préparer son « apologia » mais que son « daimôn » – ce dieu nouveau que l'accusation lui reprochait d'avoir introduit dans l'âme des jeunes citoyens de la cité d'Athènes – lui avait dit de n'en rien faire » (Q, p. 111)
32. « « Apologie » de Socrate est un faux, puisqu'il refusa en - 399 de faire cette apologie devant le tribunal des Athéniens » (Q, p. 114)
33. « Platon écrit précisément dans *Phédon* 66^e: Nous sommes les amoureux de la pensée. En grec Nous sommes les erastai de la phronèsis. Et il ajoute afin d'être plus précis

encore : Le penseur est l'éraсте de là où le langage fait signe (logos sêmeinei). Là, Platon cesse d'être philosophe, quitte le tyran, devient penseur. » (p. 204)

34. « Alors, à ce qu'il semble, nous appartiendra enfin ce que nous désirons et dont nous affirmons que nous sommes amoureux : la pensée. Cela, une fois que nous aurons cessé de vivre , et non pas – tel est le sens du raisonnement –de notre vivant [...] Alors, oui, nous serons purs de cette chose insensée qu'est le corps. [...] » Voilà, Simmias, ce que doivent nécessairement se dire entre eux, voilà ce que doivent croire ceux qui, droitement, sont désireux d'apprendre. N'est-ce pas aussi ton opinion ?
– Oui, entièrement, Socrate. » (*Phédon*, 66 e, Traduction Monique Dixsaut, GF, p. 217)
35. « L'INTELLIGENCE : " Ne sais-tu pas ce qui arrive aux amants quand ils voient une lyre, un habit ou quelque autre objet dont leurs amours ont coutume de se servir? C'est qu'en reconnaissant cette lyre ils se remettent dans la pensée l'image de la personne à qui elle a appartenu... comme en voyant Simmias on se rappelle Cébès..." » (Saynète, « L'Homme converse avec ses facultés», in *Le Paysan de Paris*, 1926, Folio, p. 77 ; cf. *Phédon*, 73, c)
36. « On peut distinguer, dans le second monde, deux cas d'inconvertibilité entre l'auditeur et le locuteur.
Le premier cas est l'enfance. L'enfant est un auditeur qui est, à dater de sa naissance, doté du souffle mais qui n'est pas encore un locuteur de la langue nationale. L'enfant est un otage. L'in-fans (le non-parlant) est un otage du langage humain que la mère insinue en lui par ses intonations et suivant les différents ordres dont elle l'assiège ou l'emmailote ou le contraint ou l'étrangle ». [...]
Le deuxième cas est la lecture. Écrire a son démon, comme penser a son démon, c'est le même. Ce n'est pas le cas de lire.
Si la littérature est l'extase du langage, la lecture, au contraire, est un retour au langage incommensurable.
Le lecteur n'est pas un in-fans, même s'il ne parle pas. Le lecteur n'est pas un otage violé, même s'il est lui aussi un otage. Il est un otage par consentement à la violence qui va être exercée sur lui par la lettre de l'autre. » (Q. p. 144-145)
37. « Ce que je dis m'échappe, alors vous pensez, comprendre autrui. Le problème a cessé d'être se bâtir de façon correcte la formule à demander son chemin, ce n'est plus comme lever poliment son chapeau. Le problème, c'est le poème ou le roman, ça, c'est un grand ensemble ! et pour arriver de bout en bout, faudrait pas souffrir d'amnésie sémantique, sans quoi, *À la recherche du temps perdu...* vous voyez ce que ça donne ? Le temps perdu, cette expression a changé de caractère depuis Proust. Ici encore, nous sommes en plein abus, rien de ce qui se disait il y a quarante ans n'a plus le même sens, le changement s'est fait dans le crâne humain, le temps se perd-il ? Il faudrait savoir ce que le temps est devenu, et pour cela l'attraper par la queue de son habit. » (A., p. 453-454)